

# La pendule à quartz

JEAN-PIERRE DURAND

**Umberto Eco, Le pendule de Foucault, Grasset, 1990, 661 pages.**

Que le dernier ouvrage de l'auteur de *La Guerre du Faux* soit devenu un livre marchandise n'est pas le moindre des paradoxes : 350 000 exemplaires pour le premier tirage en France. Tout en sachant qu'au grand maximum 30 à 50 % des acheteurs le liront, tellement la prose traîne en longueur. Comme l'avoue lucidement l'auteur à *Libération*, son nom sur la couverture de n'importe quel annuaire en ferait un best-seller !

Umberto Eco vit aujourd'hui sur sa réputation et son précédent succès. Même si le travail a été considérable (plus de 2 000 ouvrages épluchés sur les Templiers), le résultat ne comble pas les attentes ouvertes par le *Nom de la Rose*. Beau conte philosophique, celui-ci nous avait entraîné dans le tourbillonnant labyrinthe de la Connaissance ; enfin, le film que tout le monde a aimé, a épargné aux plus lascifs la lecture du roman.

Ici, pas de film, a juré Umberto Eco. Et c'est bien dommage, car l'ouvrage nous a paru plutôt fastidieux. Acceptable pour une histoire de Templiers, il a perdu le souffle auquel nous a habitué Eco.

Le romancier tente de démonter le Grand Plan du monde, de déchiffrer son organisation cosmique. Il nous fait part du Plan des Templiers qui cherchent à dominer le monde, perdent le fil de leur projet et réapparaissent sous les traits des Rose-Croix, des Francs-Maçons, des Juifs et d'autres Eglises encore. Tandis

que deux ou trois érudits, universitaires et éditeurs perdus dans leur recherche, se prennent les pieds dans le tapis du Grand Plan, ou plutôt la tête dans le câble du Pendule de Foucault qui strangule l'un d'eux, à minuit, dans le Conservatoire

flipper : "On ne joue pas au flipper qu'avec les mains, mais aussi avec le pubis. (...) Et voici que du pubis un courant infinitésimal se transmet à la caisse et que le flipper obéit sans se névroser, la bille roule contre nature,

contre l'inertie, contre la gravité, contre les lois de la dynamique, contre l'astuce du constructeur qui la voulait fugace, et elle s'enivre de vis mouvementées, reste en jeu pendant des temps mémorables et immémoriaux. Mais il faut un pubis de femme, qui n'interpose pas de corps caverneux entre l'ilon et la machine, et qu'il n'y ait pas de matière érectile au milieu, mais seulement peau, nerfs, os, moulés par une paire de jeans, et une fureur érotique sublimée, une frigidité malicieuse, une adaptabilité désintéressée à la sensibilité du partenaire, un goût d'en attiser le désir sans souffrir de l'excès du sien propre : l'amazone doit rendre fou le flipper et jouir d'avance du fait qu'ensuite elle l'abandonnera" (p.230).

Ou bien celle de la recherche du mot de passe pour entrer dans

le micro-ordinateur de Belbo, personnage central. Casabon, qui s'impatiente, triture en tous sens le nom de Dieu (Iahveh en Hébreu) tandis qu'Eco nous présente la calligraphie grandeur réelle du listing des 720 combinaisons. La machine questionne inlassablement : "Tu as le mot de passe ?". De dépit, Casabon répond "non", et le micro livre enfin ses secrets.

Est-ce la réponse du romancier à la question du Grand Plan ?



des Arts et Métiers à Paris. Entre l'aéroplane de Bréguet et l'hélicoptère de Dufaux...

Le Grand Plan c'est évidemment le sens de la vie, la signification de l'Univers, en un mot Dieu. Mais le rythme n'y est pas, le suspens fait défaut. Les mixages d'époques amusent, toutefois Ionesco a déjà fait mieux, en plus simple. Seules les incongruités, les drôleries pourraient sauver l'ouvrage. Il y a la description fantastique d'une partie de